

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

En circuit fermé **Liberté au FTA**

Sara Fauteux

Numéro 317, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fauteux, S. (2017). Compte rendu de [En circuit fermé : liberté au FTA]. *Liberté*, (317), 55–55.

Tous droits réservés © Sara Fauteux, 2017

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

AMSTERDAM, ATHÈNES, FLORENCE. MANCHESTER. Par cette cartographie d'une Europe dangereusement amnésique, férue de jeunisme et de peinture fraîche, El Conde de Torrefiel déploie un fascinant théâtre d'« empowerment » qui ne sacrifie rien en matière de beauté, d'intelligence et d'humour. Il redonne la « possibilité », soit le pouvoir au public de concevoir le monde autrement, avec clairvoyance et un sentiment de liberté. **L**

En circuit fermé

SARA FAUTEUX

ENTREZ, NOUS SOMMES OUVERTS, spectacle du Bureau de l'APA, présenté du 1^{er} au 3 juin à l'Espace Libre dans le cadre du Festival TransAmériques.

A partir de son *mixer*, la DJ lance la musique. En appuyant sur des boutons, donc. Mais quelles connexions provoquent au juste ses manipulations ? Et celles que nous faisons des touches du clavier, du bouton de l'ascenseur, de la sonnette de la maison, du marteau qui fait chauffer l'eau... ? Comment donner à voir la mécanique, électrique ou physique, qui les provoque ? Quel état les précède et qu'en résulte-t-il ? Dans sa dernière production, le Bureau de l'APA explore les connexions possibles entre les fils, les esprits, les matériaux, les corps et les idées.

Fondé en 2001 par Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin, ce collectif de la ville de Québec réfute le principe de la fable ou de la narration en élaborant des spectacles protéiformes dans lesquels la représentation, tout comme la pensée, se déploie par la prolifération des pistes et des médiums. Celui-ci prend la forme d'un cabaret musical. Dès notre entrée dans la salle d'Espace Libre, la DJ Julie Cloutier Delorme nous accueille avec un son électro irrésistiblement dansant. Sur le plateau, qui déborde comme toujours d'objets, d'instruments et de matériaux, on retrouve un musicien (Jasmin Cloutier), un régisseur (Frédéric Auger)

et trois performeurs (Simon Drouin, Danya Ortmann et Ludovic Fouquet). *Entrez, nous sommes ouverts*, comme une invitation à pénétrer dans le laboratoire de la troupe.

Munis de petites pinces, de marteaux ou de bouts de fils, durant près d'une heure trente ils bidouilleront devant nous des mécanismes artisanaux aussi savants que farfelus qui entraînent une longue suite de connexions. Les savoir-faire et les corps sont mis à profit de toutes les manières pour faire passer le courant : les deux moitiés d'un citron pressées ensemble déclenchent une symphonie, la salive échangée dans un long baiser allume le micro pour faire résonner une chansonnette irrévérencieuse, une chaise qui se déplie active une mystérieuse musique, le bout d'un talon haut devient l'aiguille du tourne-disque. Alors que certaines trouvailles charment grâce à leur ingéniosité et aux images inspirantes qui les composent, d'autres peinent à dépasser la démonstration technique.

Il en est de même pour les idées qu'elles convoquent au travers des connexions. Une fois que la sonnette de la porte d'entrée a retenti, à qui offrons-nous l'hospitalité ? Comment les claviers ont-ils transformé nos vies modernes ? À quelle mouvance nous soumet le bouton de l'ascenseur ? Sans en creuser aucune, ils multiplient les notions et les références, élaborant tant bien que mal une réflexion sur la pensée et la création. Face à une société dont les modes de communication (puisque nommer c'est faire exister, comme le dit Simon Drouin) n'admettent que les idées abouties et les raisonnements limpides, l'APA prône la confusion.

Selon cette logique, les connexions se suivent les unes après les autres, sans structure pertinente autre que celle de la série. Malgré les sections qui les organisent, elles ne répondent pas d'un autre mouvement que celui de leur succession, qui constitue le moteur même de la représentation. Drouin, qui sert plus ou moins de maître de cérémonie, assure le relais entre les différents moments du spectacle, que l'on suit également sur un grand tableau projeté côté jardin. On y retrouve le résultat des différentes connexions, mais aussi des mots, des citations, des schémas, des

dessins. Alors qu'il expose la prémisse, Drouin annonce déjà la finalité de la proposition : la connexion finale, qui n'advient que grâce aux fluides de l'un des performeurs.

Juché sur un proscenium au fond du plateau, Ludovic Fouquet, artiste multidisciplinaire et théoricien, se démène du début à la fin du spectacle pour générer ledit liquide. Il danse comme un déchaîné, s'enroule dans la fourrure ou la pellicule plastique, s'enduit de différentes matières et récolte laborieusement chaque goutte de sueur qui perle sur sa peau. Évoluant en périphérie, il se soumet par moments à l'œil de la caméra et, par la projection de son image, à celui du spectateur dans un rapport particulier, plus intime. Sa trajectoire est libre, éclatée, mais réduite à la poursuite d'un seul objectif, dont l'atteinte ne réalisera rien, sinon une énième connexion.

La figure de l'intellectuel comme électron libre est récurrente dans le travail de l'APA. Dans *La Jeune-Fille et la mort*, un faux professeur s'imposait à tous moments pour donner des leçons tandis qu'un vrai professeur, Robert Faguy, jouait à l'intrus. Faguy était également des *Oiseaux mécaniques*, tout comme le critique Alain-Martin Richard, convié chaque soir à participer au spectacle. À travers eux, on appelle sur scène le monde des idées et de la pensée, mais en détournant toujours son rôle au sein de la représentation. Cette fois-ci, Fouquet ne contribue à l'œuvre par aucune matière intellectuelle, mais de la manière la plus concrète qui soit, par son corps en mouvement.

Sa présence est tout à fait à l'image de ce dernier opus du Bureau de l'APA, qui ne repose plus que sur l'action. En évacuant le leitmotiv de ses précédentes productions, « essayons voir », qui permettait au groupe de passer d'une idée à une autre par la démonstration, l'APA a fait disparaître le foisonnement de la pensée, certes confuse, mais riche, qui caractérisait jusqu'ici sa démarche. Ne reste plus qu'un principe unique à explorer, celui de la connexion. Les idées, elles, plutôt que de s'élaner dans toutes les directions, circulent sans grande portée dans cette forme tautologique qui s'essouffle bien avant la fin de la représentation. **L**